

## **Remise du prix de thèse de l'Institut du genre 2018**

*Émilie Blanc – « Art Power : tactiques artistiques et politiques de l'identité en Californie (1966-1990) », thèse en histoire de l'art contemporain, Université Rennes 2, 2017, sous la direction d'Elvan Zabunyan.*

Bonjour,

Je tiens en premier lieu à manifester mon profond regret de ne pas être présente pour partager ce moment avec vous et à adresser mes sincères remerciements à Christelle Gomis, doctorante en histoire contemporaine à l'Institut Universitaire Européen de Florence, qui me fait l'honneur de me représenter. Je souhaite également féliciter Emmanuel Beaubatie pour ses recherches remarquables et j'espère que nous aurons d'autres occasions de nous rencontrer. C'est avec beaucoup de joie que je reçois ce prix de thèse qui m'encourage fortement à travailler à la publication du manuscrit et à poursuivre mes recherches sur les problématiques féministes en histoire de l'art contemporain. J'exprime ma sincère gratitude à l'équipe du GIS Institut du Genre pour leur soutien. C'est une très belle récompense pour un cheminement individuel *et* collectif. Je tiens à témoigner ma reconnaissance à toutes les personnes qui ont participé à ce travail, et particulièrement à ma directrice de thèse, Elvan Zabunyan, qui a joué un rôle pionnier pour penser la discipline en lien avec les outils méthodologiques des études de genre ou encore des théories postcoloniales. Je me réjouis qu'une thèse en histoire de l'art soit distinguée par ce prix et j'espère que cela stimulera les jeunes chercheuses et chercheurs qui renouvellent les savoirs sur l'art par leurs réflexions prometteuses sur le genre et les sexualités.

Cette thèse est née de ma découverte en 2011 d'une exposition consacrée à l'art en Californie durant les années 1970. J'y ai été marquée par la richesse plastique, la dimension expérimentale et la puissance d'expression visuelle des discours critiques de nombreuses œuvres, notamment la série *RSVP* de Senga Nengudi. Selon moi, ces pratiques artistiques ont traduit des questionnements cruciaux sur la société en lien notamment avec les luttes contre le racisme et le sexisme qui résonnent tragiquement avec l'actualité, tout en participant aux profondes mutations de l'art de cette décennie, des transformations qui continuent d'alimenter les processus de création.

La principale problématique de ce travail doctoral a été de tenter d'analyser comment les politiques de l'identité ont infiltré les arts visuels, et ce faisant, ont ébranlé le canon artistique, et dans le même temps, comment des artistes, en plaçant leur engagement au cœur de leurs pratiques, ont remis en cause les rapports de domination de la société états-unienne. Le collectif féministe noir lesbien Combahee River Collective formule d'abord la notion de « politiques de l'identité » qui désigne le changement de paradigme de l'activisme aux États-Unis qui s'impose en 1966 avec le Black Power Movement. Les politiques de l'identité reposent sur la reconnaissance que les oppressions vécues à l'échelle individuelle sont liées à une expérience collective concomitante aux rapports de domination engendrés et maintenus par un système culturel et politique. Elles favorisent ainsi une politisation des vécus pour visibiliser les mécanismes de reproduction des discriminations. Si celles-ci tendent à remettre en cause le modèle d'assimilation du melting pot sur le plan sociopolitique, dans le champ artistique les politiques de l'identité dévoilent comment les idéologies patriarcales et eurocentrées sous-tendent le canon considéré comme universel alors qu'il génère des exclusions. En s'emparant du concept, les artistes revendiquent leur droit d'inventer des

expressions originales en lien avec leurs positionnements spécifiques dans la société qui engendrent des perspectives plurielles sur l'art et sur le monde. En affirmant la validité de processus de création qui s'écartent du courant dominant, ces artistes favorisent l'émergence d'un « art multivocal » selon les termes de l'historienne de l'art Eunice Lipton. Leurs pratiques ont en effet été essentielles à l'élargissement du champ de l'art, que ce soit par la remise en cause des hiérarchies, la création de nouveaux médiums et concepts, le renouvellement des formes ainsi que des vocabulaires iconographiques, bien que la plupart de ces artistes restent encore peu étudié-e-s en histoire de l'art. Ce rapprochement de l'art et du politique a profondément remis en cause le postulat d'autonomie de l'œuvre d'art. Par ses dimensions sensible et symbolique et ses capacités à agir sur les émotions et les imaginaires, celle-ci est pensée comme un levier de transformation de soi et de la société, ce que bell hooks appelle le « pouvoir transformateur de l'art ». Mon étude souligne qu'à travers leurs convocations visuelles des problématiques du genre, de la race et des sexualités, ces artistes ont été des participant-e-s essentielles aux luttes pour la justice sociale en repensant la place de la création articulée à l'activisme contemporain.

Avec une étude de cas sur la Californie entre 1966 et 1990 associant une approche chronologique et comparative, mon travail de recherche vise donc à explorer les rencontres entre les arts visuels et les politiques de l'identité. Il propose une analyse conjointe de pratiques artistiques qui ont souvent été examinées séparément en les liant aux mouvements sociaux de libération formés pendant la deuxième moitié des années 1960 aux États-Unis, c'est-à-dire le Black Power Movement que nous avons déjà évoqué tout autant que l'American Indian Movement, l'Asian American Movement, le Chicano Movement, le Gay Liberation Movement et les mouvements féministes, qui ont retenti en Californie en raison notamment de l'histoire de cet État et de la persistance des discriminations. Ce projet souhaite ainsi créer des correspondances inédites entre des engagements politiques et des recherches artistiques, ce qui aspire à engendrer de nouvelles perspectives sur le travail des artistes étudié-e-s tout en visant à retracer une histoire des relations entre les créations et les luttes contre les oppressions afin de contribuer à une meilleure connaissance de l'histoire artistique et sociale aux États-Unis, et plus largement des arts visuels comme espaces de résistance aux normes du genre, de la race et des sexualités.

D'un point de vue méthodologique, ce sujet de thèse approche l'histoire de l'art comme une discipline ouverte sur les sciences humaines, sociales et politiques. Les théories féministes et les études culturelles ont constitué un apport fondamental à mon projet doctoral, les premières dans leur mise à jour du discours idéologique sous-jacent à l'écriture de l'histoire de l'art et les secondes dans leur analyse des rapports de pouvoir en jeu dans le champ des représentations. Ce travail s'est également construit à partir de recherches menées dans plusieurs bibliothèques et centres d'archives aux États-Unis et d'entretiens avec des historien-ne-s de l'art et des artistes.

Deux outils constitués progressivement au fil des recherches ont été essentiels à cette étude : une chronologie combinant des événements de l'histoire culturelle, politique et sociale principalement de la Californie, ainsi qu'un corpus d'œuvres. La chronologie a été cruciale pour saisir les liens entre les domaines artistique, intellectuel et militant. Le corpus d'œuvres a été fondamental dans la visée de privilégier avant tout l'analyse des œuvres pour guider ma réflexion. Mon objectif était ainsi d'éviter d'appliquer des présupposés pour tenter de construire une histoire de l'art en Californie à travers le prisme des politiques de l'identité qui repose d'abord sur les processus de création. Il convient aussi de souligner que j'ai porté une attention particulière aux écrits et paroles des artistes pour ne pas effacer leurs intentions.

Si une approche chronologique était la plus appropriée pour cette recherche doctorale, il m'a semblé difficile d'opter pour un plan rigide et progressif qui aurait risqué de simplifier les propos des artistes et éventuellement de reproduire des hiérarchies entre les pratiques des années 1960 et 1970 d'un côté et celles des années 1980 de l'autre, qui peuvent être opposées par une lecture binaire de l'essentialisme et du constructionnisme. J'ai alors fait le parti-pris d'emprunter au chercheur en études culturelles Stuart Hall sa notion de « moment » qu'il a définie comme « un agencement d'une série de questions cognitives, politiques et artistiques qui fournissent un « horizon » de futurs possibles, questions à l'intérieur desquelles nous « pensons le présent », et auxquelles nos pratiques constituent des réponses, des répliques et des ripostes. » J'ai finalement structuré la thèse en trois « moments » enchevêtrés les uns aux autres. Introduit par une exposition clé et une synthèse du contexte culturel, politique et social, chaque « moment » est articulé autour d'une problématique centrale liée à des tactiques artistiques et politiques, à savoir la réinvention de sujets collectifs, l'imbrication d'identifications multiples et la formation de subjectivités politiques. Chacun s'organise autour de trois thématiques qui visent à ouvrir des espaces de dialogue entre les œuvres examinées et à mettre en exergue les résonances entre ces dernières, le militantisme et la théorie dans le contexte de la Californie.

Mes chaleureux remerciements pour votre attention et ma sincère gratitude au GIS Institut du Genre pour cette distinction.

Émilie Blanc